

Tatiana de Rosnay : “Ecrire, c’est puiser en soi-”

● L’auteure de “Rose” et “Elle s’appelait Sarah” publie “A l’encre russe”.

● Tatiana de Rosnay décrypte le processus de création littéraire dans ce roman à tiroirs.

● Rencontre avec une écrivaine qui aime les jeux de piste et les secrets.

ROMAN

Rencontre **Camille de Marcilly**

Les écrivains doivent-ils livrer leurs secrets de fabrication? Oui, mille fois oui ! Parce que quelle que soit la méthode, illumination soudaine, prise de notes compulsives, rigueur administrative avec horaires, importance du bureau, du chat, du voisin, de la vue, du clavier, du stylo... il restera toujours quelque chose d’insaisissable. C’est ce mystère de la création artistique que Tatiana de Rosnay a tenté d’expliquer dans son nouvel opus, “A l’encre russe” où son personnage principal, Nicolas Kolt, se retrouve bien en peine de reprendre la plume après le succès phénoménal de son premier roman. Exilé en compagnie d’une jeune beauté dans un hôtel luxueux en Toscane, il livre ses réflexions à propos de ses confrères écrivains, des journalistes pas toujours inspirés et du vertige de la célébrité qui le plonge en permanence dans les réseaux sociaux, soucieux de son image. Au troisième jour, des “fantômes du passé” le rattrapent liés à la quête identitaire qu’il a racontée dans son premier roman.

Tatiana de Rosnay a mis beaucoup d’elle-même dans “A l’encre russe”. Elle y intègre même l’élément déclencheur de l’écriture : la demande par les autorités françaises de prouver sa nationalité lors d’un renouvellement de passeport. Un épisode kafkaïen qui l’a mise sur la piste de ses ascendants russes et donné l’envie de raconter le jeu de pistes mené par Nicolas Kolt, un personnage qui devient plus vrai que nature sur le Net où l’on peut découvrir, entre autres, son Instagram. Véritable geek, l’écrivaine prolonge le trouble de son roman intelligemment mené et plein de surprises en oscillant sans cesse entre réalité et fiction, sur Twitter et Facebook. A ses yeux, Internet devient un nouvel espace de jeu infini où toutes les mises en abyme sont possibles. Dans un hôtel bruxellois, rencontre par thèmes omniprésents dans “A l’encre russe”, avec une écrivaine espiègle et affable qui, contrairement à son héros, a toujours la tête sur les épaules et a mis en veille son smartphone le temps d’une heure.

→ Tatiana de Rosnay, “A l’encre russe”, Héloïse d’Ormesson, traduit de l’anglais par Raymond Clarinard, 348 pp., env. 22€

Réseaux sociaux

Accro à Twitter ?

“Nicolas Kolt ne peut s’empêcher de tweeter, de regarder ce que les gens disent de lui. Moi, je ne pourrais jamais écrire si je passais ma vie sur Twitter. Quand j’écris, mon ordinateur n’est pas relié à Internet et je ne prends pas mon téléphone, sinon je ne peux pas écrire. Nicolas est vraiment accro et c’est ce que je dénonce. Les réseaux sociaux sont très chronophages. Si on passe sa vie à lire ce que les gens écrivent sur vous ou sur leurs murs, vous ne faites plus rien.”

Bio express

Tatiana de Rosnay, née en 1961 de mère anglaise et de père français, a publié onze romans dont “Rose”, “Spirales”, et “Elle s’appelait Sarah”, vendu à neuf millions d’exemplaires dans le monde et adapté au cinéma. D’après “The Bookseller”, elle a été l’auteur français le plus lu en Europe en 2010 et 2011.

Vie virtuelle

Les pièges d’Internet

“Dans ce monde de réseaux sociaux, c’est ironique, mais on peut avoir des millions d’amis et de *followers* et être complètement seul. Nicolas est adulé par des masses de gens mais finalement, il n’a pas d’amis. Tout se passe tellement vite grâce au smartphone qui, s’il vous relie au monde, vous en coupe aussi. Ce n’est pas tout à fait la réalité. Quand Nicolas a une liaison érotique par textos et photos, pour lui, ce n’est pas tromper parce que ce n’est pas la réalité. La frontière est floue. Ces objets deviennent à la fois nos meilleurs amis et nos pires ennemis parce qu’ils peuvent tout dire de vous. On peut tout perdre par une photo tombée entre de mauvaises mains.”

Personnel

Confidences

“A l’encre russe” est mon roman le plus personnel. Nicolas Kolt, malgré le fait qu’il ait la moitié de mon âge, est une sorte d’alter ego. Je ne me suis jamais autant livrée. Ce n’est pas pourtant pas par hasard, j’avais décidé de le faire et d’écrire sur la création littéraire et des thèmes qui me tiennent à cœur comme les rapports particuliers des auteurs avec leurs éditeurs – on peut d’ailleurs reconnaître Héloïse d’Ormesson. Il y a aussi les réseaux sociaux et Arnaud de Rosnay, mon oncle, un grand véliplanchiste disparu en 1984 dont on n’a jamais pu faire notre deuil. C’était mon Gatsby. La frontière entre fiction et réalité est donc très fine même s’il ne s’agit pas d’autofiction. Je voulais montrer comment on tisse une histoire.”

Processus de création

Élément déclencheur ?

“Dans le processus de création romanesque, il y a ce que l’on vit, ce que l’on transpose dans le livre. Il y a des choses vécues dont la rémanence reste avec vous toute votre vie mais qui ne figurent pas dans le roman. Comme si je prenais une photo et que je ne décrivais qu’une seule personne et pas celles tout autour. Des événements intimes m’ont aidée à écrire, ils ont gonflé les voiles de la création littéraire. Je n’écris pas le vent, je décris comment le bateau avance. C’est ce qui est passionnant dans l’écriture. Décrire comment un livre naît, c’était compliqué et très enrichissant. “A l’encre russe” n’a pas de fin parce que le processus n’en a pas non plus : on est nourris en permanence par ce qui nous arrive, par des faits ou des réflexions.”

L’effort de la création

Syndrome de la page blanche ?

“Nicolas Kolt ne souffre pas de la page blanche mais de paresse intellectuelle. Il est obsédé par la création parce que, pour lui, ça ne fonctionne plus, mais au lieu de s’y mettre, il s’écoute trop. Créer, c’est souffrir. Pas parce qu’on écrit des choses difficiles mais parce qu’il faut puiser en soi quelque chose à partager. Nicolas ne sait plus donner, il surfe sur une vague de succès. Ecrire, c’est se sonder soi-même, c’est un effort. Je crois honnêtement qu’il faut une rupture psychologique, même minime, qui fait que le chemin intérieur ne soit pas lisse. Parce qu’au fond, on écrit sur quoi ? Il faut puiser dans ce qui nous fait peur, dans ce que l’on redoute. Pour Nicolas, ce sont des choses qu’il n’a pas encore regardées dans les yeux.”